

# COMMENT LE TRAVAIL DE TERRAIN PEUT CHANGER DES SAVOIRS SOCIOLOGIQUES ALLANT DE SOI : UN EXEMPLE EN POLOGNE

Patrick BOUMARD, Fondateur de la Société Européenne d' Ethnographie de l'Education (SEEE; 1999/2011),

Rose-Marie BOUVET, Présidente de la Société Internationale d'Ethnographie (SIE),

(Texte élaboré à partir de la Communication présentée au colloque international de l'*American Anthropological Association*, Pittsburg, 2004)

## Résumé

A partir d'extraits de journal de recherche d'une équipe de l'université Rennes effectuée à Łódź, en Pologne, on constate que le travail ethnographique produit des connaissances qui ne trouvent pas leur validité dans les savoirs pré-établis . Ils peuvent les contredire et les invalider. On peut même penser que les éléments d'informations fournis avant l'entrée sur le terrain peuvent perturber la compréhension de la réalité. Nous critiquons donc l'articulation classique entre hypothèses et vérifications des hypothèses. L'accompagnement impliqué des acteurs de la réalité sociale suppose qu'il n'y a PAS DE VERIFICATION DES HYPOTHESES.

L'oeil ethnographique qualifie la posture de l'ethnographe. Contrairement à la procédure classique de l'immersion ethnologique, il n'est pas lié à l'articulation entre le long terme et l'administration de la preuve.

Les savoirs préalables, , contrairement aux postulats sociologiques, doivent être considérés comme un inconvénient et une entrave aux résultats obtenus par la démarche de terrain. L'ethnographie retrouve ici *l'époché* husserlienne.

Le compte rendu des réunions du groupe de recherche entre les moments de travail de terrain montre comment l'interprétation des observateurs participants (impliqués) contribue à produire le sens de l'analyse.

La confrontation des points de vue, élément clé de la méthodologie ethnographique permet de sortir d'une double impasse : la sanctification du terrain, où le réel exhibé tient lieu de preuve, et le prestige culturel de l'abstrait, où la réalité n'est considérée que comme élément de vérification des hypothèses.

## Resumen

Fragmentos del diario de investigación de un grupo de la universidad Rennes 2, hecho en Łódź, en Polonia, enseñan que el trabajo etnográfico produce conocimientos que no se pueden validar con saberes pre-establecidos. Hasta contradecir y anularlos. Aun más, los elementos informativos recibidos antes de la llegada al campo pueden perturbar lo que se entiende de la realidad.

Por lo tanto criticamos la articulación clásica entre las hipótesis y las verificaciones de dichas hipótesis.

Acompañar con implicación a los actores de la realidad social supone que **NO HAY VERIFICACION DE LAS HIPOTESIS.**

El ojo etnográfico es la postura de la etnografía. Por el contrario de la procedura clásica de la inmersión etnológica, ,o se vincula a la vertebración del largo plazo con la demostración de la prueba.

Los saberes previos, a diferencia de los postulados sociológicos, se les consideran una desventaja y un obstáculo a los resultados obtenidos por el trabajo de campo.. La etnografía se acerca de la *epoché* husserliana.

Los relatos de las sesiones del grupo investigador, entre los momentos de trabajo de campo, indican como las interpretaciones de los observadores participantes ( implicados) contribuyen en construir el sentido del análisis.

La confrontación de los puntos de vista, elemento clave de la metodología etnográfica, permite superar un punto muerto doble : por una parte la santificación del campo, por la cual lo real se convierte en prueba, y por otra parte el prestigio cultural de lo abstracto, donde la realidad sólo desarrolla un papel de elemento de verificación de las hipótesis.

### **Berr-ha-berr**

Tammoù tennet eus kazetenn klaskerien Skol-Veur Roazhon graet e-barzh Lodz e Bro Pologn, a ziskouez peseurt mod al labour etnografikel a zegas deskamantoù ha n'int ket gwiriet gant gwizigezhioù graet ha tout. Barrek int da zislavar ha memes da vreuzañ anezho. Ouzhpenn-se, ar c'heloù anaouet e-barzh ar penn-kentañ a zo barrek da vourgasañ ar mod da gompren ar wirionezh. Ha setu abalamour da betra n'eomp ket a-du gant an doare klasikel da lakaat war well ar marteseadennoù hag o amprouadur. Mont war-raok gant oberourien tapet e-barzh ar wirionezh sokial a lak da soñjal lar n'eus AMPROUADUR MARTESEADENN EBET. Al lagad etnografikel, an hini eo, a goñt evit stumm an

etnograf. En-eneb-kaer d'an doare klasikel hag etnologikel da splujañ, n'eus ket da wellout gant al liamm etre an hir dermen hag an tu da brouiñ.

Ar gwizigezhioù araok, en-eneb-kaer d'an doareoù sosiolojikel, a zo un diaesamant ha memes un hual evit kaout disorc'hioù da vat evit labour an dachenn. Epoche Husserl en emgav amañ gant an etnografiezh. Peb rentañ-kont warlec'h emvodioù an enklaskerien o labourat war an dachenn, a ziskouez peseurt mod, doare pep evezhier a gemer perzh (a zo empleget) da welout an traoù a genderc'h ster an analiz.

Kenveriañ an doareoù da welout an traoù, alc'houez ar metodologiezh etnografikel, a sikour d'en en dennañ deus an toull sac'h : santifiañ an dachenn e-lec'h m'ar wirionezh dispaket a ra ur brouenn, ha lorc'h sevenadurel an difetis e-lec'h m'ar wirionezh a zo kemeret evel un doare da wiriañ ar marteseadennoù.

Il s'agit d'un travail réalisé en juin 2001 en Pologne, où nous avons été envoyés pour enquêter sur les enfants des rues dans la ville de Łódź, autrefois célèbre pour son industrie textile sous le régime communiste, et aujourd'hui victime du chômage et de la misère.

Par analogie avec un autre travail réalisé par certains membres du même groupe dans un quartier réputé semblable à Varsovie, nous arrivons avec des éléments de repères sur le quartier à étudier, choisi précisément à cause de ses difficultés reconnues par l'ensemble des partenaires institutionnels. En particulier l'alcoolisme des adultes, la misère, le chômage, la délinquance des jeunes, l'abandon scolaire.

Or le travail de terrain ne nous a pas montré de manière significative la situation à laquelle nous nous attendions. Les informations, censées nous aider, ont brouillé en fait l'observation et le travail de terrain.

Nous avons monté un dispositif avec quatre personnes du laboratoire de l'université de Rennes.

Quelques éléments peuvent faire penser à confirmation de ces allant-de-soi, mais l'enquête elle-même va plutôt dans le sens inverse. Et pourtant, on a vu ce qui était annoncé comme « le pire ».

Nous poserons deux questions, à partir de la description et de l'analyse de notre travail sur le terrain :

1. Le travail ethnographique est censé fonctionner avec le long terme. Cela remet-il en cause la notion de l'œil ethnographique ? Non, mais avec statut de clignotant et non de preuve.
2. L'enquête de terrain semble contredire des éléments mis en évidence, dans des conditions similaires, alors que nous avons toute raison de penser que l'analyse globale est socialement pertinente. Cela remet-il en cause la notion de travail de terrain ? Non, mais avec reconnaissance de niveaux de réalité différents, et nécessité d'un travail de mise en perspective entre les points de vue.

On peut penser que les savoirs préalables, s'ils donnent des éléments de compréhension globale d'une situation sociale, sont en réalité un inconvénient et une entrave aux résultats

obtenus par la démarche de terrain. L'époché des phénoménologues doit fonctionner comme élément de méthodologie, et les savoirs déjà existants seront considérés comme des obstacles à l'observation, et donc à l'analyse et à la compréhension de la situation.

La confrontation des points de vue sera considérée ici comme méthode de travail.

Nous présentons d'abord des extraits du document officiel remis au commanditaire.

Cela afin de permettre de comprendre comment s'élaborent les questionnements ethnographiques, puis ce que produit l'analyse scientifique qualitative.

(extraits de journal en annexe)

## Rapport de l'équipe de recherche ethnographique sur l'exploration à Łódź (Extraits)

Comme annoncé lors de la dernière réunion qui s'est tenue au Curatorium le 22 juin 2001, ce rapport se présente sous la forme d'un journal, comprenant, à côté des observations, un certain nombre de réflexions, que nous pouvons structurer en 4 thèmes :

1. ce que nous avons vu
2. ce que nous savons
3. ce que nous supposons
4. nos questions

MERCREDI 20 JUIN

20/6, matin

### Réunion au Curatorium de Lodz

Au cours de cette réunion où sont présents 7 responsables polonais (Psychologue (aide aux enfants drogués/désocialisés), Inspecteur Education, Inspecteur Aide sociale, Responsable Centre de psychothérapie (ONG pour les « enfants à besoins spécifiques »), Responsable Ville (Education)

Responsable universitaire, Responsable d'une organisation éducative de Lodz et 4 personnes du GPAS. DC présente **notre méthodologie et notre attitude**. Nous abordons les réalités sociales avec la question : « qu'est-ce qu'il se passe ici? ». Nous observons les acteurs sans

préjugé. Nous ne plaquons pas des cadres pré-établis sur une réalité inconnue. Nous n'importons pas un modèle français dans le contexte polonais.

Nous convenons de nous rencontrer vendredi pour présenter nos remarques et pour confronter nos impressions venues du terrain et les savoirs des interlocuteurs polonais.

20/6, matin (fin)

#### Visite de l'école « alternative » SOS.

Nous rencontrons un groupe de jeunes et d'éducateurs installés sur les coussins d'une classe, pour discuter de leurs projets de vacances en premier lieu, puisque c'est la fin de l'année, et de leurs projets d'avenir, et du fonctionnement de l'école, et de leur satisfaction vis-à-vis de l'établissement. Nous traversons des salles presque désertées (quelques jeunes jouent).

*Nous restons à la porte d'une autre classe occupée à faire de la sociothérapie. Ce terme, inconnu en France, nous semble équivalent à une psychothérapie de groupe, qui serait à la fois lieu du conseil et lieu d'écoute-médiation pour "traiter les problèmes des jeunes". Cela est sans doute en relation avec la conception polonaise de "pathologie sociale" liée à la notion de "familles pathologiques", telle que le GPAS l'a déjà rencontrée sur Varsovie.*

*L'idée de sociothérapie semble reposer sur la nécessité de "sortir" l'enfant de sa famille, ce qui demande une analyse approfondie. Nous décidons d'affecter un membre du groupe (PL) à l'étude spécifique de cette école (SOS).<sup>1</sup>*

20/6, après-midi

DC assure une formation de « pédagogues de rue » dans les locaux du Curatorium.

20/6, après-midi

#### Notes de PL à l'école SOS :

Un premier outil méthodologique est constitué par l'observation. Il s'est agi pendant deux jours, du mercredi 20 juin à 13 h au vendredi 22 juin à 15 h30, de réaliser une observation participante qui se caractérise selon Bogdan et Taylor par "*une période d'interactions sociales*

---

<sup>1</sup> Pour faciliter la compréhension du rapport, nous mettons en caractères romains le compte rendu de nos observations, et en italiques les éléments de réflexion, hypothèses, interprétation etc.

*intenses entre le chercheur et les sujets, dans le milieu de ces derniers. Au cours de cette période, des données sont systématiquement collectées (...) Les observateurs s'immergent personnellement dans la vie des gens. Ils partagent leurs expériences".*

Furent aussi utilisés entretiens et conversations : cinq entretiens, quatre avec des adolescents, un avec le directeur de la SOS, dans le but de faire émerger le point de vue des adolescents.

Le bâtiment est délabré, tagué et graphé : l'ensemble de ce bâtiment constitue la SOS. Les fenêtres du rez-de-chaussée ont toutes des barreaux. L'environnement de la SOS est constitué de tours et de bâtiments eux-mêmes en piteux état : les balcons sont à la limite de l'écroulement, l'école traditionnelle du quartier semble avoir subi une tornade (pour ce qui est de l'aspect extérieur). Nous avons appris auparavant qu'à l'ouverture de la SOS, les bâtiments étaient neufs, les meubles aussi. En six mois, tout a été saccagé, brisé, détruit.

A la SOS est accolé un parc mais cela ressemble plus à un terrain vague qu'à un parc.

Malgré le potentiel qui semble disponible, nous notons que peu de lits sont occupés dans l'école SOS. Ce constat est identique pour les foyers de Varsovie.

20/6, après-midi

## **PB+RMB+WOCZEK VISITENT LE QUARTIER**

*Perplexité : au cours de la réunion au Curatorium, nous avons noté que les gens ont parlé de Pietrowska comme quartier où la misère est présente, ce qui dans un premier temps nous surprend. Dans plusieurs pays, ce ne sont pas les centres-ville qui sont les territoires des enfants des rues, sauf pour travailler, ce que nous verrons effectivement dans des villes touristiques (mais surtout des enfants-handicapés exhibés par leurs mères pour mendicité, enfants-rom apprenant à mendier en apprenant à marcher, enfants-professionnels de la musique vendant leurs cassettes).*

Il nous aurait fallu plus de temps, notamment la nuit pour les arrière-cours de Pietrowska. La question du logement en centre-ville, mais aussi à Abramskevo, ou encore à Praga, comme habitat délabré, pris entre projets d'expulsion (loi de récupération des biens) et programmes politiques de restructuration des villes demande une étude complémentaire afin de distinguer ce qui relève d'une politique sociale et d'une politique du logement.

En fait, ce sont surtout des adultes à la rue, des vieux à la rue, que nous n'arrêtons pas de voir fouiller les poubelles, ou déambuler ivres. Paulina signale aussi l'ampleur de cette misère visible à Lodz plus que dans les autres villes de Pologne.

Première méprise : après avoir traversé des zones plus résidentielles, tout en suivant les directions indiquées par Woczek, nous croyons que le quartier délimité commence par de grandes barres d'immeubles type banlieue parisienne. Nous remarquons que l'habitat type "grands ensembles" n'est pas considéré comme habitat défavorisé. De fait, le quartier Abramskevo comprend des immeubles anciens, dont la destruction est programmée depuis plus de 20 ans (comme dans le quartier de Praga sur lequel le GPAS travaille à Varsovie).

*Nous parcourons des arrière-cours et des chemins entre des jardins, que nous trouvons très coquets bien que très petits. Un peu plus zone dans le coin des poubelles, mais toujours beaucoup de verdure. Le parc derrière la rue y contribue. Pour nous, cette zone où les enfants jouent (à la corde, à l'élastique, au vélo) et courent, semble plus propice au défoulement, à la découverte, etc. et à première vue ne semble pas constituer une zone dangereuse dans la journée.*

Quelques adultes sont installés sur des bancs avec des bouteilles, dont un groupe avec landau. Nous parlons avec une femme âgée qui vit dans une caravane sur un terrain vague : elle est gardienne de ce parking 24h/24, son mari infirme dans la caravane, elle a une fille et des petits-enfants dans une autre ville. Nous parlons de l'ancienne usine fermée, remplacée par un entrepôt, et surtout des problèmes de logement : un des immeubles étayé, doit être détruit; il est question du mélange de propriétaires privés et municipal, qui n'arrange pas les décisions de rénovation. La vie est difficile ici.

*Le ton est pessimiste, nous avons l'impression que c'est une constante polonaise.*

20/6, 17h

## **VISITE DU FOYER POUR JEUNES ENFANTS**

Nous avons eu une rencontre animée avec les enfants du foyer d'Abramskevo : accueil très chaleureux. Les enfants sont très désireux de parler, de tout ce qu'on veut, et ont beaucoup de questions (sur nous, nos familles, la France, etc.). Les enfants présents ont moins de 13 ans (âge limite, après ils vont ou espèrent aller à "SOS", nous disent-ils).

Ils nous apportent du café, puis en quelques minutes les plus grands installent tables-chaises-assiettes, et se mettent à servir pommes de terre-saucisses, avec l'aide des éducatrices. Ceux qui n'ont pas de place à table s'installent autour de la pièce, comme nous. Nous sommes surpris que le repas du soir soit servi à 17h et au foyer. Puis tout le monde s'égaille avec une glace. Une des grandes (13 ans) se lave les cheveux. C'est, disent les enfants, un des intérêts du foyer : pouvoir s'y laver, pouvoir laver ses vêtements à la machine, en plus de manger et faire ses devoirs, et si on tient compte de l'insistance des enfants : trouver des adultes "bons».

Ils se sont approprié le foyer comme un havre dans le quartier. Pas de discours vraiment sombre sur leur maison, sur leur quartier (ils nous parlent du parc comme terrain de jeux, non comme lieu de dangers).

Ils séparent les adultes en deux catégories : bons et méchants. (Parmi les méchants, il y a ceux qui battent les enfants, mais aussi des enseignants. Une comparaison est faite avec d'autres foyers, des "foyers d'école").

Certains demanderont des livres pour apprendre le français, disent leur envie de partir, le rêve occidental. A plusieurs reprises, les attitudes ressemblent à des stratégies de pauvres face aux organisations humanitaires : demande d'assistance pour le foyer.

La discussion porte sur l'alcoolisme. Les enfants disent : « Il y a de l'alcoolisme, sauf dans ma famille ». Les enfants ne sont pas choqués. A notre demande : "Où sont les parents ?", les enfants répondent qu'ils sont « au parc ». Nous nous posons la question de savoir s'ils sont au parc pour caver l'alcool.

A nos questions sur ce qu'ils pensent du foyer, ils nous répondent que ce foyer est mieux que les autres : on peut manger, on peut se laver. C'est mieux aussi que la famille (réponse UNANIME)

*Suite à la visite au foyer, nous nous posons plusieurs questions :*

*1-Ils semblent avoir une très grande autonomie de groupe. Y a-t-il une habitude de vie collective des enfants en Pologne ?*

*Peut-on parler d'une « société des enfants », et en quel sens ? Autonomie (cf. Korczak) ou auto-défense (enfants des rues) ?*

*2-Les adultes (personnel du foyer) sont vécus comme un recours et comme une référence, et pourtant les parents ne sont pas critiqués.*

*Nous avons une impression mal définie, que l'adulte est un danger. Le foyer comme alternative ? Quel est le rôle habituel des parents en Pologne ?*

*3-L'école SOS est présentée par les enfants comme l'avenir scolaire. Est-ce que l'alternative pour ces enfants, c'est seulement l'école SOS ou la rue ?*

*4-Nous avons été frappés par la question d'hygiène (les filles se lavent au foyer). Il semble ne pas y avoir de possibilité de se laver à la maison.*

*5- Paulina remarque que les enfants parlent un « mauvais polonais » : est-ce le signe d'un problème socioculturel spécifique à cette population d'enfants ?*

*6-Le foyer semble vécu comme une ressource, mais sans qu'il y ait un refus de la famille. Par exemple, les réponses sur l'alcoolisme semblent montrer que celui-ci n'est pas vécu comme une pathologie sociale.*

*7-Quel est le rôle des animatrices (« pédagogues ») dans l'attitude des enfants qui consiste à 'aller vers (l'adulte ? l'étranger ? l'étrange ?)*

*Autrement dit, cette attitude surprenante pour nous est-elle liée à une démarche éducative spécifique, ou caractéristique d'une culture pédagogique polonaise ?*

20/6, après-midi.

Dans la rue.

Une animatrice propose de nous emmener voir les habitations des enfants. En fait, plusieurs enfants nous accompagnent dans le quartier, Ils nous emmènent sur un terrain vague, qu'ils nous présentent comme leur territoire de jeux.

Il s'agit d'enfants de 12/14 ans qui nous décrivent leur vie avec beaucoup de détails.

Il semble que la culture télé soit très importante chez ces jeunes. Ils possèdent des informations nombreuses et précises, qui les intéressent, mais partielles et déformées. Par exemple, sur la France, les garçons s'intéressent aux moyens d'intégrer la Légion étrangère ! Les filles sont aussi parfaitement informées des façons de vivre jeune dans le monde. Elles commentent largement les différentes formules de jeux TV.

Dans "leur" terrain vague, c'est vaste, il y a des bâtiments en ruines, de la verdure, des sentiers, ils nous montrent leurs jeux (grimper, sauter, construire, ..) : des jeux d'enfants, et nous commentent le territoire en adultes (la banalité des descentes de flics une fois par jour, des SDF qui vivaient là, des bandes qui peuvent venir de l'autre côté, des chasseurs et des canards qui disparaissent : les trous d'eau étant progressivement comblés par les promoteurs (qui vont faire un hypermarché). Ils disent leurs idées bizarres (de construction-crédation), mais aussi leur peu d'intérêt pour l'école, mais aussi leurs projets d'avenir (avoir des enfants, faire de la mécanique, s'engager dans la Légion...), leurs descriptions du chômage (usine fermée et friches industrielles dans le quartier sinistré), leurs questionnements sur les groupes de skins et le racisme...

Ils nous disent qu'ils vont à l'église.

*Violence, alcool, misère...font partie de l'ordinaire, mais ils nous décrivent (en nous y emmenant) des zones "à l'abri", des sas, des lieux sans adultes où il semble possible de faire autre chose que désespérer.*

*On repart avec hypothèse de "basculement" : y a-t-il un moment, un âge où ce rêve, cette issue, n'est plus possible, où on devient suffisamment grand pour : révolte, délinquance, alcool et autres drogues ?*

*Nous sommes arrivés sur le terrain avec des informations (DC) qui nous servent de repères car elles partent de pratiques (Brest + Varsovie). Or ces informations, qui sont censées nous aider, brouillent parfois l'observation et le travail de terrain.*

*On peut penser que les savoirs préalables, s'ils donnent des éléments de compréhension globale d'une situation sociale, sont en réalité un inconvénient et une entrave aux résultats obtenus par la démarche de terrain. Nous décidons de décrire uniquement ce que nous voyons et entendons.*

*Nous constatons que les enfants possèdent des savoirs : sur l'alcoolisme des parents, sur la misère, sur leur avenir comme enfants des rues, délinquance, chômage. Tous ces savoirs constituent des points de vue cohérents sur la réalité, comme nous l'avons constaté à partir du travail du GPAS à Varsovie.*

*Il ne s'agit donc pas d'avoir une démarche d'aide, appuyée sur un discours savant extérieur (attitude qui entraîne l'assistantat et reproduit la dépendance), mais au contraire de se familiariser avec le point de vue des enfants, en y mettant le temps nécessaire.*

20/6 soir

## **REUNION DU GROUPE DE RECHERCHE**

Nous faisons un bilan d'équipe. Devant le décalage entre ce que nous nous attendions à voir, et ce que nous avons observé dans la réalité, nous faisons deux propositions pour y voir plus clair : prendre contact avec la police (Brigade des mineurs, centre de détention des jeunes), et aller dans les arrières-cours.

Nous sommes intrigués par l'absence de groupes de jeunes dehors. On n'a pas vu « le pire » tel qu'annoncé ! On nous avait dit qu'il y avait de la misère derrière la façade, derrière les grandes rues (Piotkowska). Mais nous n'avons pas vu ces enfants.

*La remise en cause par l'expérience du terrain nous amène à formuler plusieurs hypothèses neuves et envisager plusieurs autres pistes. Où sont les enfants des rues ? Existrent-ils ? Se cachent-ils des adultes ? Se cachent-ils le jour pour vivre la nuit ? Passent-ils leurs journées devant la télé ? Sont-ils ailleurs (Piotkowska, Gare centrale) ? Ont-ils une vie souterraine, connue ou non des adultes et des autorités ?*

*Selon les réponses, nos propositions d'action seront très différentes.*

Dans l'immédiat, on se met d'accord pour enquêter dans les usines (y a-t-il des squatters ?), dans les friches industrielles (qui servent de terrains d'aventure), le lendemain matin. Mais nous sommes trop fatigués pour repartir faire une enquête de nuit, ce qui serait pourtant le plus pertinent. En marchant dans Pietrowska, nous remarquons que ce sont des adultes et non des enfants qui fouillent les poubelles des arrière-cours.

Jeudi 21 juin

21/6, matin

PB+RMB +DC+Paulina vont sur le terrain à Abramskevo, dans les « arrière-cours »

On rencontre (à l'autre bout du territoire) des petites filles. Il y a de la pauvreté, mais pas de misère apparente. Est-elle cachée ?

Apparemment, il n'y a pas de problème. Nous pouvons discuter avec ces petites filles, et aussi une mère, dans une cour avec des jeux. Et pourtant un grand frère se méfie. Pourquoi ? Une mère se cache quand elle nous voit. Il y a donc un problème, mais nous ne savons pas lequel, ni qui ce problème concerne.

Faut-il les voir en danger, comme le suggère DC, elles sont peut-être sales et mal habillées, mais les vêtements sont-ils des symptômes ? Discussion avec une mère qui surveille ses jeunes enfants. Elle raconte les problèmes de travail (l'usine ne les paie plus, ils ne peuvent toucher d'allocation puisqu'ils ne sont pas chômeurs, les plaintes au tribunal n'aboutissent pas) ainsi que les problèmes de logement (comme à Abramskevo). Elle dit que la rue Abramskevo est pire qu'ici. Elle se méfie des changements, qui produisent du pire. Elle dit qu'en Pologne, il n'y a qu'aux miracles que l'on peut croire.

Les fillettes disent qu'une dame les a emmenées dans une grande voiture dans le centre-ville pour les filmer, et après elle leur a donné des jouets. Renseignements pris, il s'agit d'une organisation humanitaire.

Quand on parle du foyer d'Abramskevo, où les enfants peuvent manger et laver leurs habits, elles demandent tout de suite l'adresse. Nous les invitons à y venir l'après-midi puisque nous y avons rendez-vous avec les enfants. L'aînée dit que cela ne posera aucun problème à ses parents si elle y va.

Elles viendront coiffées et habillées en dimanche, avec un sac à main, et seront invitées par les enfants à manger avec eux.

Leur venue sera l'occasion d'une discussion avec les animatrices sur les critères et modalités d'admission, "nous n'aurions pas dû les inviter à venir", c'est trop incitatif pour d'autres enfants possibles. Elles expliquent donc aux fillettes qu'il y aura peut-être des places à la rentrée, mais qu'il faut un entretien avec les parents.

*Il semble que l'analyse du travail effectué par le foyer passe par l'analyse du processus de recrutement, et des stratégies "capital pauvreté" qui en découlent. Certaines familles peuvent avoir intérêt à exagérer la présentation de leur pauvreté pour bénéficier prioritairement des aides sociales.*

*Le souci du stigmatisme peut alors être un élément de sélection/exclusion (stigmatisme du quartier et stigmatisme de certaines familles).*

*Mais il y a aussi le risque que les enfants soient retirés de la famille en cas de « pathologie sociale ». Pour être accepté dans le foyer par exemple, il faut des conditions précises de misère sociale et familiale. D'où l'intérêt de se déclarer en dessous de sa condition réelle, mais pas trop : il faut des stratégies fines.*

*Donc, s'il existe des stratégies de pauvreté pour bénéficier des aides maximum, que devons-nous faire ? S'attarder sur les enfants les plus défavorisés ou non ?*

*Nous suggérons que le travail de formation des pédagogues s'appuie sur de tels "analyseurs" pour comprendre, à travers l'explicitation des critères de recrutement des enfants (dans une situation concrète), la définition de la mission que se donnent les responsables du foyer. D'autres équipes de l'Université Rennes2, travaillant au Brésil, ont rencontré des situations similaires.*

21/6, après-midi

16 h : RDV au foyer

Les enfants nous accueillent avec des « bonjour » et « salut » en français. Plusieurs sont en costume (pour des supposés marginaux ou exclus, c'est étrange). Nous assistons à une scène très dure avec une mère qui croyait avoir perdu sa fille. Elle bat son enfant en public et devant les animatrices qui doivent l'emmener. Son attitude hystérique nous semble disproportionnée. Ses yeux et son allure montrent qu'elle est ivre. Mais aussi, on apprend que la petite (6 ans) a failli être violée l'année précédente !

*Donc l'inquiétude de cette femme est très compréhensible. Ce sont ses réactions que nous avons mal comprises, qui ont induit un jugement hâtif. On voit comment on peut faire une interprétation cohérente à partir d'un bout de réalité et arriver à une fausse piste parce qu'il nous manque un élément de compréhension (que nous ne pouvons pas connaître ou que nous n'avons pas su voir).*

*Les enfants qu'on a vus ont un gros potentiel de rêve, de perspectives d'avenir. Et pourtant leur avenir social semble très sombre, si on en juge par le tableau qu'on nous a présenté à notre arrivée. Il faudrait peut-être poser une interprétation à partir d'une conception constructiviste et non stigmatisante de l'apparition des comportements déviants, ce que nous appelons « la déviance ordinaire » (cf. l'ouvrage de PB, L'école, les jeunes, la déviance).*

Visite annoncée des appartements des jeunes rencontrés hier : « je vous ferai voir ma maison ». En fait, visite de l'environnement, mais on ne rentre pas. Interprétation difficile : les mères ne veulent pas, ou ont-elles simplement autre chose à faire (bavardage dans les jardins) ?

On voit les mamans, des jolis jardins. Où sont les ados ? On voit des vieillards, des mères, des enfants. Pas d'ados.

On apprend par les enfants qu'il n'y a pas de bandes structurées (organisées). On nous parle seulement de bagarres entre groupes de supporters des différents clubs de football.

*Tout cela ne cadre pas avec nos idées sur la réalité sociale du quartier. Comment expliquer que tous les gens nous présentent ce tableau ? Ils ne savent pas, ou ils nous cachent de l'inavouable, ou ils disent la vérité et indiquent nos préjugés ou notre vision trop partielle de leur réalité ?*

Les enfants savent très bien où nous emmener (on fait le tour du parc, il y a beaucoup de monde), on salue leurs connaissances. A la fin du circuit, on connaît tous les noms des frères et sœurs, des chiens, on s'arrête dans un jardin préparé pour la photo, on rencontre des mères (dont une qui nous décrit les problèmes de logement, et les conséquences : expulsions prévues pour l'été. Elle décrit plus des comportements de misère en vase clos (mais elle ne dit rien sur les autres) que de solidarité (pourtant ils sont tous occupés à bavarder pour organiser les barbecues du soir).

*Discussion avec une mère d'un des enfants. Discours intéressant qui ne porte pas du tout sur l'alcool. Mais elle décrit une exclusion presque programmée. Discours anti-juif, argumenté sur la perspective d'exclusion. Les familles en instance d'être virées ont de bonnes raisons d'en vouloir à la nouvelle situation, avec renvoi sur les juifs, parce que le capitalisme, tel que nous le comprenons et le critiquons en Occident, n'a aucun sens en Europe de l'Est, qui raisonne en opposant démocratie à communisme, ce qui constitue pour nous un glissement de sens.*

Nous remarquons que dans les circuits de déplacement des enfants, certains d'entre eux parcourent de longues distances : on rencontre des enfants très jeunes (5 ou 6 ans), vus la veille dans le foyer, sur le terrain d'aventures et ailleurs dans le quartier, seuls. Et pourtant, c'est un territoire à risque.

*Les parents sont-ils au courant ?*

*Comment interpréter le temps passé hors-famille ?*

*Les enfants sont délaissés, mais :*

- 1. cela ne signifie pas qu'il n'y a pas d'amour familial*
- 2. même remarque sur la violence familiale, liée à l'alcool. Cela ne signifie pas un manque d'amour, mais peut-être une détresse (existentielle, économique, sociale ?)*
- 3. en tout cas, ces conduites apparemment agressantes sont plus complexes qu'un simple rejet des enfants.*

Exemple de situation difficile à interpréter et qui demanderait une vérification par enquête plus longue : entre les HLM, deux gamines (environ 14 ans) à l'air bizarrement déluré arrivent du jardin public. Quelques secondes plus tard, un homme arrive aussi, du même endroit, l'air mal à l'aise. Selon l'un d'entre nous, ce sont des gamines qui se prostituent.

Mais quelle preuve en avons-nous ?

21/6, après-midi

A propos de la SOS (rapport de PL)

Les moyens financiers, matériels, humains, sont fournis par la municipalité de Lodz. La SOS est en contact avec deux lycées à Varsovie, ce qui permet au personnel d'échanger sur leurs pratiques pédagogiques et de partager leurs expériences.

A leur sortie, les jeunes s'orientent majoritairement vers le monde du travail, certains vont continuer leurs études pour obtenir le baccalauréat. En dehors de ces deux orientations, le directeur de la SOS reconnaît qu'une partie de ces adolescents finiront par plonger dans la délinquance, la criminalité...

Il aurait été intéressant d'avoir le point de vue de la municipalité de Lodz mais aussi celui des pédagogues de la SOS : faute de temps, cela n'a pas été fait.

L'école fonctionne comme refuge (sinon les enfants seraient à la rue). Le problème n'est donc pas pédagogique. Les progrès scolaires existent sûrement (vu qu'ils arrivent parfois analphabètes) mais ils en parlent très peu.

On pourrait plutôt parler d'une fonction de protection de l'enfance en danger. Cette perspective est liée à l'hébergement de quelques jeunes au sein de la SOS.

*Les éléments, même épars, même implicites, recueillis permettent de dresser un tableau de la population accueillie par la SOS fait de délinquance, de violences, d'absentéisme, d'autodestruction, de souffrance psychique et sociale.*

*En dehors d'une prise en charge par le système pénal, il est possible d'envisager une prise en charge éducative de cette population qui semble très demandeuse, même s'il faut prendre en compte l'effet de conformité du discours lié à la présence de l'enquêteur étranger.*

*Cette éventuelle prise en charge pourrait relever d'un accord passé entre les parents et la structure, accord subordonné à la volonté de l'adolescent. Il s'agirait alors pour la structure d'assurer, sur le modèle pédagogique de la SOS, l'éducation globale de l'adolescent dans une perspective citoyenne avec la collaboration de sa famille et de son milieu social.*

Si on considère le lien avec les adultes, on s'aperçoit que ceux-ci sont vécus comme des amis, avec un rôle de médiation et de contrôle de la violence. SOS permet qu'il n'y ait pas de rupture entre adultes et adolescents, car les parents ne donnent pas la protection.

Et pourtant le milieu familial est préféré. Dans le foyer, c'était le contraire.

La réponse concernant les parents est donc très différente de celle fournie par les jeunes enfants rencontrés dans le foyer : question d'âge, ou autres éléments que nous n'avons pas pu voir ?

*Le gros problème semble être de voir c'est à quel moment ça bascule (de l'enfant en situation difficile à la délinquance, la marge et/ou l'exclusion).*

Pour les élèves de SOS, il est évident que le lien n'est pas rompu, que l'adulte aux yeux de l'adolescent peut encore être une référence, une source à laquelle il puise et une ressource qu'il peut utiliser, contrairement à ce que nous constatons souvent en France au cours de travaux avec des populations similaires.

*Il s'agit dans l'intervention à mettre en place vis-à-vis de ces jeunes de ne pas briser ce lien par le développement de contraintes qui brideraient la liberté d'expression des adolescents. Le plus grave, pour l'avenir de ces adolescents, est-il constitué par la rupture à ce moment de leur vie avec les générations ascendantes ou par la crainte des générations ascendantes de voir ces adolescents incapables de vivre dans des espaces plus contraignants ?*

En effet, les élèves de SOS semblent conscients de la stigmatisation qui les guette, mais ils ne s'y résignent pas : "ici, on m'a montré quels étaient les chemins possibles à suivre pour ma vie, j'ai des copains qui sont devenus des criminels, moi je ne veux pas devenir comme ça." Les jeunes interviewés disent qu'ils "se sentent à l'aise, les adultes sont des partenaires, des soutiens, des amis, des gens sur qui on peut compter ; ici nous avons notre mot à dire, j'ai le droit de fumer, de parler, de dire des gros mots."

*Il n'y a donc pas forcément de destin d'exclusion ou de délinquance. En tout cas, un espace éducatif est envisageable. Reste à en définir le contenu et la philosophie générale, concernant la relation entre l'adulte éducateur et l'enfant ou l'adolescent.*

Par la pédagogie adoptée, par le droit de vote accordé à chacun, par l'élaboration des règles à travers la participation des adultes et des adolescents, par l'implication personnelle et professionnelle qu'elle suppose, la SOS semble voir dans les adolescents des citoyens à part

entière à qui il s'agit de confier des responsabilités plutôt que de leur imposer des codes sociaux auxquels ils devraient se plier sans interroger le sens que ces codes sociaux véhiculent.

*Du point de vue de la citoyenneté, il est possible d'envisager une intervention qui permettrait à chacun des parents d'être plus présent au sein de la SOS, de participer aux discussions, de rencontrer les pédagogues, mais cela demande aux adultes de la SOS de ne pas cantonner leur travail aux adolescents et de penser leurs démarches de façon plus globale.*

*Au-delà de la SOS, une intervention sociale de quartier est possible. Basée sur la reconnaissance des capacités des personnes à agir et à prendre en charge sa vie, elle demande aussi une absence totale d'ethnocentrisme de la part des travailleurs sociaux et cela même si ce que l'on peut observer s'oppose totalement à ce que les intervenants sociaux feraient, diraient, penseraient.*

VENDREDI 22 juin

22/6, matin.

DC va voir la police avec Tomek.

Le point de vue des policiers est très intéressant car il montre une autre cohérence, une autre légitimité sur la définition de la situation concrète à Lodz.

En particulier, nous remarquons que les policiers interrogés ont parlé d'enfants « gentils », et pourtant délinquants et violents. Ils mettent la frontière à 13 ans, âge auquel ils deviennent de véritables délinquants.

*Nous pouvons faire l'hypothèse de comportements dissociés (personnalités multiples), rendus plus explicites qu'à l'ordinaire par la situation sociale, mais du même ordre.*

*Ces enfants ont besoin de construire une personnalité double ou triple pour pouvoir survivre, et ils fonctionnent efficacement dans cette*

*organisation dissociée, alors que leurs interlocuteurs adultes ne peuvent s'adresser qu'à une personnalité d'enfant totalement à côté de la réalité complexe que ces jeunes ont construite. Il serait intéressant de revenir sur la distinction établie par les travaux de notre équipe, en France, entre une dissociation-souffrance (pathologique et traitée par la psychiatrie) et une dissociation-ressource (que nous avons rencontré de manière ordinaire chez les élèves dans les écoles, et qui apparaîtrait ici dans le cadre des stratégies de survie).*

22/6, après-midi

## **REUNION FINALE AU CURATORIUM**

*Nous expliquons rapidement le travail de terrain que nous avons effectué et nous proposons quelques repères méthodologiques. La modalité de travail que nous avons mise en pratique et que nous présentons aux partenaires polonais se déroule selon 4 phases que nous pouvons décrire ainsi :*

- *observation (terrain)*
- *questionnement (relations infos préalables/ observation)*
- *interprétation (formulation d'hypothèses flottantes)*
- *confrontation/élucidation (débat et mise en perspective des points de vue)*

*La confrontation des points de vue doit être considérée comme notre méthode de travail. Dans cette perspective, une position nous semble essentielle : faire émerger le point de vue des enfants.*

*Une proposition à l'adresse des partenaires de Lodz : susciter un débat qui structurera les dispositifs. Nous avons vu des situations. Nous avons quelques indices. Qu'en pensent les partenaires polonais institutionnels ? Nos observations sont-elles : nouvelles, différentes, opposées, confirmatives ?*

*Exemple d'observation : dans le quartier, nous avons vu une Ecole maternelle, Ecole (SOS), la rue Abramskevo et un Foyer. Peut-on parler d'une filière ? En ce cas, s'agit-il d'une filière de relégation ou de réinsertion ?*

*Si on prend le cas précis de l'école SOS, on remarque que la volonté revendiquée du directeur est de construire un système cohérent de prise en charge de l'enfance à travers l'ouverture du centre Abramskevo. Les enfants de ce centre expriment clairement l'idée de rejoindre la SOS, alors que la SOS devrait être une structure exceptionnelle pour des élèves très particuliers que le système traditionnel ne pourrait plus scolariser.*

*Deuxièmement, la vie à la SOS semble totalement opposée aux normes de vie habituelle dans le milieu de ces jeunes et dans la société polonaise. La liberté accordée dans le cadre scolaire à ces adolescents ne risque-t-elle pas de se transformer en inadaptation aux espaces où ils vivront plus tard ?*

*Que deviennent-ils après leur départ ? Il s'agit de s'interroger sur le lien qui peut exister entre la pédagogie développée et le type d'insertion sociale réalisée. On peut aussi se demander où sont les parents et quelle est leur place dans un tel système ? Peut-on parler d'exclusion des parents dans l'éducation de leurs enfants ? Comment les services sociaux et scolaires envisagent-ils le travail auprès des familles, cela reste à élucider.*

*Dernier élément d'ordre matériel : les meubles sont des meubles de récupération, les matelas sont sans housses et usés jusqu'à la corde, les portes des meubles sont brisés, les tables et les chaises sont tagguées, graphées, gravées.*

*Cette situation matérielle n'est pas forcément fortuite ou inéluctable. On peut se demander si cela n'est pas une façon de faire intérioriser à ces adolescents leur statut social et de les enfermer dans une marginalité devenue normale à leurs propres yeux ?*

*Sur un plan plus général, nous nous interrogeons sur la représentation sociale de l'enfant chez les adultes, chez les responsables et chez les professionnels de l'enfance eux-mêmes : considère-t-on que l'enfant doit être placé dans un espace spécifique d'enfance ou au contraire, considère-t-on l'enfant pour un pré-délinquant ?*

*Dans le premier cas, on lui permet d'avoir un espace d'enfant (avec des moments préservés) ; dans le deuxième cas, on a affaire à un étiquetage d'exclusion.*

Remarque :

*Nous employons souvent le terme d'ethnométhode, qui désigne un comportement particulier chez les acteurs sociaux, très propice à nous faire comprendre le point de vue des enfants dans cette enquête. En effet, l'ethnométhode est une invention à toutes fins pratiques, socialement efficace mais produite par les acteurs profanes. Elle suppose la réflexivité, comme commentaire spontané sur la pratique, tel que le font tous les gens, quel que soient leur âge et leur statut, mais sans reconnaissance parce que dite non scientifique ou pas rationalisée. Dans le cas de nécessités de réponses systématiques à des situations quotidiennes dramatiques, se mettent en place des tactiques comportementales qui fonctionnent comme des ethnométhodes à usage multiple. Elles ne sont pas généralisables comme des techniques, mais transposables à des situations proches et similaires, toujours sur le mode de l'urgence. Ce sont ces attitudes particulières que nous avons définies, suite aux travaux de terrain à Varsovie, comme des « ethnométhodes de survie », évidemment liées à des stratégies souvent très sophistiquées y compris chez les jeunes enfants que nous avons rencontrés à Lødz.*

*En ce sens, la représentation de l'enfant comme futur alcoolique est-elle opératoire ?*

*Sur quelle conception de la réalité sociale repose-t-elle ?*

*En conséquence :*

*Peut-on parler de destin ou attendre des miracles ?*

Pour conclure, nous avons organisé nos observations en privilégiant le travail de terrain et le contact direct avec les gens. Nous sommes bien conscients de quelques difficultés liées aux conditions concrètes de cette intervention. D'abord le travail ethnographique est censé fonctionner sur le long terme. Dans le délai de trois jours, nous pouvons parler d'un regard ethnographique mais non véritablement d'une étude. D'autre part l'enquête de terrain semble contredire sur certains points essentiels (délinquance et exclusion) des éléments mis en évidence, dans des conditions similaires, alors que nous avons toute raison de penser que l'analyse globale est socialement pertinente. Cela souligne la

nécessité de reconnaître qu'il existe des niveaux de réalité différents, et donc avant tout il faut penser à un travail de mise en perspective entre les points de vue.

Nous rappelons que le présent rapport doit être lu par nos partenaires polonais selon quatre axes :

1. ce que nous avons vu
2. ce que nous savons
3. ce que nous supposons
4. nos questions

Après cette synthèse présentée par PB, des précisions sur les perspectives de travail du GPAS à Lodz sont données par DC. Puis il y a une discussion très riche avec les partenaires polonais, faisant apparaître également des différences de points de vue entre les acteurs sociaux de Lodz, à partir de leurs positions institutionnelles respectives.

Le groupe de travail s'engage à fournir une synthèse qui soit un document de travail pour la suite, avec lecture et rendu écrit de la part des Polonais.

**Accord des deux parties sur ces modalités.**

## Résumé

A partir d'extraits de journal de recherche d'une équipe de l'université Rennes effectuée à Łódź, en Pologne, on constate que le travail ethnographique produit des connaissances qui ne trouvent pas leur validité dans les savoirs pré-établis . Ils peuvent les contredire et les invalider. On peut même penser que les éléments d'informations fournis avant l'entrée sur le terrain peuvent perturber la compréhension de la réalité. Nous critiquons donc l'articulation classique entre hypothèses et vérifications des hypothèses. L'accompagnement impliqué des acteurs de la réalité sociale suppose qu'il n'y a PAS DE VERIFICATION DES HYPOTHESES.

L'oeil ethnographique qualifie la posture de l'ethnographe. Contrairement à la procédure classique de l'immersion ethnologique, il n'est pas lié à l'articulation entre le long terme et l'administration de la preuve.

Les savoirs préalables, , contrairement aux postulats sociologiques, doivent être considérés comme un inconvénient et une entrave aux résultats obtenus par la démarche de terrain. L'ethnographie retrouve ici *l'époché* husserlienne.

Le compte rendu des réunions du groupe de recherche entre les moments de travail de terrain montre comment l'interprétation des observateurs participants (impliqués) contribue à produire le sens de l'analyse.

La confrontation des points de vue, élément clé de la méthodologie ethnographique permet de sortir d'une double impasse : la sanctification du

terrain, où le réel exhibé tient lieu de preuve, et le prestige culturel de l'abstrait, où la réalité n'est considérée que comme élément de vérification des hypothèses.

## Resumen

Fragmentos del diario de investigación de un grupo de la universidad Rennes 2, hecho en Łódź, en Polonia, enseñan que el trabajo etnográfico produce conocimientos que no se pueden validar con saberes pre-establecidos. Hasta contradecir y anularlos. Aun más, los elementos informativos recibidos antes de la llegada al campo pueden perturbar lo que se entiende de la realidad.

Por lo tanto criticamos la articulación clásica entre las hipótesis y las verificaciones de dichas hipótesis.

Acompañar con implicación a los actores de la realidad social supone que NO HAY VERIFICACION DE LAS HIPOTESIS.

El ojo etnográfico es la postura de la etnografía. Por el contrario de la procedura clásica de la inmersión etnológica, no se vincula a la vertebración del largo plazo con la demostración de la prueba.

Los saberes previos, a diferencia de los postulados sociológicos, se les consideran una desventaja y un obstáculo a los resultados obtenidos por el trabajo de campo. La etnografía se acerca de la *epoché* husserliana.

Los relatos de las sesiones del grupo investigador, entre los momentos de trabajo de campo, indican como las interpretaciones de los observadores participantes ( implicados) contribuyen en construir el sentido del análisis.

La confrontación de los puntos de vista, elemento clave de la metodología etnográfica, permite superar un punto muerto doble: por una parte la santificación del campo, por la cual lo real se convierte en prueba, y por otra parte el prestigio cultural de lo abstracto, donde la realidad sólo desarrolla un papel de elemento de verificación de las hipótesis.

### **Berr-ha-berr**

Tammoù tennet eus kazetenn klaskerien Skol-Veur Roazhon graet e-barzh Lodz e Bro Pologn, a ziskouez peseurt mod al labour etnografikel a zegas deskamantoù ha n'int ket gwiriet gant gwizigezhioù graet ha tout. Barrek int da zislavar ha memes da vreuzañ anezho. Ouzhpenn-se, ar c'heloù anaouet e-barzh ar penn-kentañ a zo barrek da vourgasañ ar mod da gompren ar wirionezh. Ha setu abalamour da betra n'eomp ket a-du gant an doare klasikel da lakaat war well ar marteseadennoù hag o amprouadur. Mont war-raok gant oberourien tapet e-barzh ar wirionezh sokial a lak da soñjal lar n'eus AMPROUADUR MARTESEADENN EBET. Al lagad etnografikel, an hini eo, a goñt evit stumm an etnograf. En-eneb-kaer d'an doare klasikel hag etnologikel da splujañ, n'eus ket da wellout gant al liamm etre an hir dermen hag an tu da brouiñ.

Ar gwizigezhioù araok, en-eneb-kaer d'an doareoù sosiolojikel, a zo un diaesamant ha memes un hual evit kaout disorc'hioù da vat evit labour an dachenn. Epoc'h Husserl en emgav amañ gant an etnografiezh. Peb rentañ-kont warlec'h emvodioù an enklaskerien o labourat war an dachenn, a ziskouez

peseurt mod, doare pep evezhier a gemer perzh (a zo empleget) da welout an traoù a genderc'h ster an analiz.

Kenveriañ an doareoù da welout an traoù, alc'houez ar metodologiezh etnografikel, a sikour d'en en dennañ deus an toull sac'h : santifiañ an dachenn e-lec'h m'ar wirionezh dispaket a ra ur brouenn, ha lorc'h sevenadurel an difetis e-lec'h m'ar wirionezh a zo kemeret evel un doare da wiriañ ar marteseadennoù.